

CHAPITRE 1

Irlande, printemps 1857...

Un vent violent s'engouffre sous sa cape et bouscule en même temps l'ordre de ses cheveux que sa coiffe essaie de protéger. Màirin vacille sous les bourrasques. Elle scrute depuis des jours l'océan qui vient s'abîmer contre la falaise abrupte. Tom, son fidèle serviteur depuis sa naissance, reste près de la calèche avec Finn, le cheval de sa jeune maîtresse. Le tonnerre gronde, les nuages s'amoncellent au loin et deviennent de plus en plus menaçants. La pluie ne tardera pas à tomber. Depuis plusieurs jours, elle vient scruter l'horizon, elle attend, elle espère et repart toujours plus accablée. Pourtant, les débris de bois que les pêcheurs ont ramenés dans leurs filets parlent d'eux-mêmes. Ce que la jeune femme désire par-dessus tout, l'océan s'obstine à le garder dans ses entrailles. Elle doit se rendre à l'évidence. Cachant son visage dans ses mains, elle éclate en sanglots et s'effondre en pleurs sur le sol trempé. Même le ciel, à présent solidaire, laisse tomber ses larmes se mêlant ainsi à celles de la jeune femme.

Tom s'essuie le visage avec la manche de son veston mais la pluie glacée tombe sur lui sans discontinuer, il est trempé jusqu'aux os. Il retient fermement les rênes qu'il a enroulées entre ses doigts crispés par le froid.

Le vieux serviteur suit les mouvements de sa maîtresse et la voit soudain fléchir sur ses jambes. Abandonnant l'étalon, il s'avance et s'aperçoit qu'elle pleure. Il est de plus en plus inquiet, il donnerait sa vie pour la voir à nouveau heureuse. Mais il sait qu'il ne peut rien, sauf veiller pour l'empêcher de se détruire.

Redressant la tête lentement, Màirin regarde une dernière fois cet horizon. Ses pleurs sont de plus en plus déchirants. Avec le cri du désespoir, elle hurle le prénom de cet amour perdu avant de sombrer dans le néant.

Le vieux serviteur se précipite :

– Par Saint Patrick* !

Il s'agenouille dans la boue et la soulève aussitôt dans ses bras. Sans plus attendre, il se dirige vers la calèche et la dépose à même le fond avec beaucoup de précautions. La jeune femme est inconsciente.

Sous la banquette, il prend une couverture et la couvre. Sa robe et sa cape sont gorgées d'eau et maculées de boue, il doit faire vite. Il reprend les

rênes et fouette l'étalon qui s'élançe aussitôt. Au manoir, la gouvernante Elisabeth et William le majordome qui dirigent la maison d'une main de fer, s'inquiètent.

Prévoyante, elle avait ordonné à Virginia de préparer un bon feu de cheminée dans la chambre de leur maîtresse. Quand enfin la calèche arrive, tout le personnel comprend qu'un malheur vient d'arriver. Sous la pluie qui ne cesse de tomber, Tom prend son précieux fardeau toujours inconscient et se dirige vers l'entrée.

– Timothy, file chercher le docteur Morgan. J'ai vu sa voiture devant la maison des Flaherty, tu t'occuperas de bouchonner Finn à ton retour... Presse-toi !

– J'y cours !

Se dirigeant vers les appartements de la jeune femme, Tom s'informe auprès de la gouvernante.

– Madame Smith, la chambre de notre maîtresse ?

– Nous y avons allumé un bon feu de cheminée !

– Très bien...

Virginia la jeune chambrière, le précède et ouvre les portes pour lui faciliter le passage, enfin il la dépose délicatement sur le lit. Lisbeth s'adresse à cet homme qu'elle connaît depuis si longtemps.

– Mon bon Tom, allez vite vous changer pour ne pas tomber malade... et demandez à Amélia de vous préparer une boisson chaude et revigorante !

Lisbeth soupçonne la cuisinière de forcer un peu sur les doses d'uisce beatha*. Mais cela n'a pas d'importance. Le plus émouvant repose sur ce lit, cette jeune femme qui ne demande qu'à disparaître tant sa détresse est grande. Elle la déshabille avec l'aide de Virginia.

– Mon Dieu, je pressentais qu'à toujours vouloir aller sur cette falaise, elle reviendrait un jour dans cet état !

– Regardez, ses lèvres sont bleues, dépêchons-nous !

Lisbeth frictionne les membres de la jeune femme mais elle ne réagit pas. Elle la revêt d'une chemise de nuit et la couvre. Pendant ce temps, la jeune camériste essuie les cheveux encore mouillés, une chevelure si belle dont la couleur rappelle la forêt en automne. Màirìn semble si fragile dans ce grand lit. Lisbeth tente de maîtriser la situation mais tellement d'événements se sont produits depuis. Son tempérament d'habitude combatif finit par se fissurer. Elle s'assoit près du lit, sort son mouchoir et y enfouit son visage.

Elle finit par sangloter, Virginia est bouleversée et essaie de la réconforter.

– Pourvu qu'il n'arrive rien, elle est si courageuse et tellement gentille avec nous !

Puis un silence oppressant s'installe dans la chambre. La gouvernante se ressaisit et chuchote ses souvenirs à la jeune soubrette.

– Je me souviens du jour de sa naissance, c'est moi qui l'aie mise au monde. Le travail avait duré des heures, pauvre Lady... Quand la petite a enfin poussé son premier cri, je t'assure Virginia, on l'a entendu jusqu'aux cuisines. Elle était toute rouge et gesticulait dans tous les sens, on aurait dit une petite crevette...

Elle se tait un instant, perdue dans ses souvenirs, puis reprend :

– Comme son père était fou de joie et madame O'Connor était vraiment soulagée de voir son mari heureux... Je me suis même dit que ce petit bout allait nous en faire voir. Tu comprends Virginia... ça a été leur seul petit, leur seul bonheur, quant à nous tous, elle a été notre unique joie de vivre. Tu sais... elle n'avait pas peur de venir dans les cuisines, pour goûter les scones ou pour manger du chocolat. Je n'ai jamais vu quelqu'un aimer le chocolat autant qu'elle. Quant aux écuries, ah ça... c'était le lieu qu'elle préférait. Notre bon Tom lui a beaucoup appris. Elle ne craignait pas de se salir, ô non ! D'ailleurs j'étais persuadée qu'elle aimait rentrer toute crottée. Mais quand Madame O'Connor est décédée... te rends-tu compte, elle n'avait que quatorze ans... le père et la petite se sont encore plus rapprochés après ce deuil.

Lisbeth, mariée à Bryan le maréchal-ferrant de la maison ne précise pas qu'elle avait mis au monde une petite fille quelques jours après la naissance de Màirin. N'ayant pas survécu, Lisbeth était devenue alors sa nourrice. Lady O'Connor était trop faible et n'avait pas assez de lait pour la nourrir. Tout le monde dans la maison comprenait son profond attachement. Màirin représentait l'enfant qu'elle n'avait pu aimer.

Le typhus avait emporté son mari en 1847 pendant la grande famine*, la même année que sa maîtresse.

Quelqu'un frappe à la porte. Lisbeth se redresse aussitôt.

– Entrez. Oh, Docteur Morgan !

– Votre majordome m'a expliqué ce qui s'est passé !

Le médecin s'assoit près de la jeune femme et commence son examen.

– Mon Dieu, Madame Smith, mais votre maîtresse est brûlante, il faut absolument lui faire baisser la fièvre. Elle a pris froid sous la pluie et le vent. Donnez-lui à boire une décoction de Rudbeckia* en petite quantité. Mouillez-lui le visage, le cou et les épaules !

– Lui mouiller le visage ? s'indigne Virginia.

– Il le faut pourtant, si vous voulez sauver votre maîtresse, vous devez lui rafraîchir le corps. Pour le reste, nous verrons plus tard !

– Entendu Docteur, nous ferons comme vous dites !

– Je repasserai demain matin, si la fièvre continue de monter, envoyez Timothy me chercher... Bonsoir Mesdames !

La jeune camériste incrédule regarde Lisbeth.

– Nous devons vraiment ?

– Oui Virginia, il le faut !

Et sans plus attendre, elle l'envoie en cuisine chercher une cuvette d'eau et des linges propres. La gouvernante s'avance près de sa maîtresse et lui prend la main.

– Mâirin, je vous en prie réveillez-vous. Nous n'avons plus que vous dans ce bas monde, si vous partez, je n'aurai plus personne à aimer !

Virginia entre à nouveau avec la bassine et les linges. La nuit est tombée et avec elle toutes ses incertitudes. Dehors, la tempête dévastatrice souffle avec une extrême violence. Des trombes d'eau s'abattent sur les vitres de la chambre émettant une sonorité intense et inquiétante. Comme si le ciel furieux était en accord avec la jeune maîtresse, il jette alors sur la terre des éclairs illuminant la pièce. D'un roulement sourd qui s'intensifie, il prévient pour craquer aussitôt violemment. La servante allume quelques lampes. Heureusement, les volets peuvent se fermer de l'intérieur car fixés sur les encadrements des fenêtres, ils permettent à Lisbeth d'isoler la chambre.

A tour de rôle, elles tentent de glisser entre les lèvres de la jeune femme un peu d'infusion. Sans succès.

– Allez vous reposer Madame Smith, vous êtes épuisée !

– Vous l'êtes aussi, mon enfant !

– Ne vous en faites pas pour moi, Amélia va venir me seconder !

– Merci je ne refuse pas, j'ai l'impression que cette nuit va être longue. S'il y a du changement, venez me chercher sans tarder !

La jeune fille acquiesce d'un signe de tête rassurant. Mais au petit matin la santé de Mâirin ne s'améliore toujours pas. Elle se débat, et sombre à nouveau dans un sommeil léthargique. Quand enfin elle s'éveille, elle regarde autour d'elle, gémit tel un animal blessé et appelle son mari Andrew.

Elisabeth arrive entre temps et éprouve une vive inquiétude car la jeune femme ne va pas mieux. Il faut avertir au plus vite le docteur Morgan. Amélia s'en va prévenir le jeune palefrenier Timothy. Virginia, quant à elle, part se reposer. La vieille dame se retrouve seule avec Mâirin dont le corps est brûlant de fièvre. La jeune femme manifeste des signes inquiétants d'agitations. Elle tremble violemment, claque des dents et tient des propos incohérents. Lisbeth se penche mais ne comprend pas. Le visage trempé de sueur, Mâirin se redresse, le regard bouleversé, elle lui dit :

– Lisbeth... où est Andrew ? Dis-moi ma Lisbeth, je t'en prie dis-moi que ce n'est pas vrai, dis-moi que c'est un cauchemar, je t'en supplie.

La gouvernante est bouleversée et pleure en secouant la tête. La jeune femme murmure alors :

– Laisse-moi mourir, je t'en supplie ! Sans lui, ma vie n'a plus aucun sens, s'il te plaît !

Sur ses terribles paroles, Màirin s'effondre sur les oreillers et sanglote.

– Sur ma vie, je ne vous laisserai ni ne vous abandonnerai !

Elisabeth est choquée, elle sort son mouchoir des plis de sa robe et s'essuie le visage baigné de larmes. Elle doit se ressaisir car sa maîtresse a besoin d'elle.

Inlassablement, elle la rafraîchit et verse un peu de liquide entre ses lèvres. Elle y réussit. Enfin une petite victoire.

Elle s'affaire auprès de la jeune femme lorsque quelqu'un frappe à la porte.

– Entrez ! dit-elle, tout en continuant de border le lit.

– Bonjour Madame Smith !

– Tom !

– Je vous demande bien pardon, pour sûr que je ne devrais pas me trouver là, mais en bas tout le monde s'inquiète, on voudrait bien savoir, alors je viens aux nouvelles !

Le fidèle serviteur est très inquiet. Il tient entre ses mains son bonnet. C'est un homme grand et robuste. Entré dans la maison à l'âge de quinze ans comme jeune palefrenier, il a une passion, les chevaux. Plus jeune, il était chargé de débourrer les poulains de la maison O'Connor. Il possède une grande maîtrise et une patience à toute épreuve. Avec eux, impossible de tricher, l'amitié est sincère, pure comme les torrents descendant des monts Wicklow*. Il secondait aussi Stephen Morgan, frère cadet du docteur, vétérinaire personnel de O'Connor House et spécialiste des chevaux.

Tom connaît la jeune femme depuis sa naissance, il l'a vue faire ses premiers pas. C'est lui qui lui a appris à monter sur son premier poney. Il se souvient...

CHAPITRE 2

Ses parents lui en avaient offert un pour ses six ans. Très bonne cavalière à dix ans, elle désirait de toutes ses forces un cheval. Elle avait supplié son père, mais sa mère qui craignait toujours pour elle, pria son mari de ne pas céder. Finalement à force d'insistance, le jour de ses douze ans, son père céda et lui offrit un jeune poulain. Elle tenait beaucoup à ce cheval car elle l'avait vu naître deux ans auparavant. Ce jour-là, elle avait même risqué de se briser les os et le cœur de Tom avait failli s'arrêter de battre. Elle le baptisa Finn, en souvenir d'une légende que son père lui racontait.

« Finn McCool*, héros irlandais voulait défier son homologue écossais Benandonner. Lorsqu'il vit la stature de son rival, il prit peur. Mais rusé, il construisit un berceau à sa taille et se fit vêtir de langes à sa mesure par son épouse Oonagh. Elle présenta le bébé à Benandonner comme étant le fils de Finn. Imaginant ce que pouvait être le père, ce couard d'écossais s'enfuit à toutes jambes ».

Màirin adorait ce conte et voulait toujours que son père le lui raconte. A chaque fois, il lui mimait la scène et elle riait aux éclats. Tout le monde dans la maison connaissait cette histoire. Il lui lisait également un autre conte de leprechaun. Mais la petite fille ne l'appréciait pas trop.

« Ce petit lutin espiègle toujours présent dans la lande, est un véritable farceur. Il est cordonnier mais ne fabrique qu'une seule chaussure. Il possède un très grand chapeau ainsi qu'une veste en laine. On raconte aussi qu'il est le gardien d'un chaudron rempli de pièces d'or. On ne peut le repérer que lorsque le ciel se pare des sept couleurs. S'il est de bonne humeur, il accorde trois vœux ». Màirin ne comprenait pas pourquoi il ne fabriquait qu'une chaussure et mettait son or dans une marmite.

L'adolescente passionnée de chevaux s'était engagée à bichonner son poulain. Une grande amitié indéfectible, pure comme un diamant, se tissait entre eux. La robe de l'animal, très douce au toucher était couleur feu et rappelait la teinte des cheveux de la jeune fille. Il possédait une tache blanche en forme d'étoile entre les yeux. Sa crinière et sa queue étaient plus foncées. C'était le plus beau des poulains. Les années avaient passé et Màirin avait tenu parole, le comte était très fier d'elle. Elle aimait baptiser tous les chevaux Finn, Ossian*, Setanta*.

Chaque jour, elle arrivait vêtue d'un vieux pantalon et d'une chemise un peu trop grande pour elle. Elle sanglait sa taille avec une grande ceinture de tissu qui retenait ainsi ses habits. Elle se mettait aussitôt au travail. Quand elle entraînait dans l'écurie, elle humait l'odeur particulière des chevaux et du foin et soupirait d'aise. Lui aussi aimait sentir cette odeur. Le vieux serviteur la voit encore en train de nettoyer la stalle, brosser et laver son cheval. Lorsque tout était propre, elle le rentrait et le protégeait d'une couverture. Il lui avait expliqué qu'à chaque pansage, elle devait récompenser son cheval. Alors, comme lui, elle cachait dans la poche de son pantalon, une pomme. L'animal qui avait pris cette habitude, la poussait de ses naseaux jusqu'à ce qu'elle cède. Le son cristallin de son rire résonne encore dans la tête de Tom.

Lorsque le temps le permettait, ils partaient galoper jusque sur le littoral. La pluie qui tombait régulièrement et la végétation luxuriante dissimulaient les trous des tourbières et les marécages. Ces trous devenaient de véritables pièges pour les chevaux et les cavaliers qui risquaient de se rompre le cou. Heureusement, ils connaissaient parfaitement le terrain.

Au printemps, la vie renaissait. La lande sauvage explosait de mille couleurs. L'armérie possédait des pétales roses d'une grande délicatesse et les fuchsias se mélangeaient aux massifs imposants des rhododendrons. Arrivés sur la plage, la jeune maîtresse poussait son compagnon dans une course folle. Elle fonçait dans les vagues n'épargnant pas la tranquillité des oiseaux marins qui s'envolaient précipitamment. Au bout de la plage, elle réduisait l'intensité de la vitesse et faisait faire un demi-tour à Finn. De son côté, Tom diminuait la course et riait de la voir faire. Elle se penchait alors sur le cou du cheval et lui murmurait des paroles réconfortantes tout en lui caressant l'encolure. Finn était un cheval remarquable. Elle levait les yeux et observait un fou de Bassan qui plongeait à une vitesse vertigineuse. Il disparaissait dans l'océan pour en ressortir un peu plus loin avec un poisson. Le comte lui avait raconté que cet oiseau choisissait sa femelle pour la vie. Tous les printemps, le mâle faisait la cour à sa femelle et le couple exécutait une parade nuptiale pour ne faire qu'un seul œuf. Son père aimait dire que le trait noir qui soulignait le contour de ses yeux perçants et l'extrémité de ses ailes blanches, étaient une marque de coquetterie. La jeune fille éprouvait beaucoup d'attachement pour cet oiseau impressionnant, elle aimait l'observer.

Ses cheveux indisciplinés s'échappaient du bonnet et venaient chatouiller son petit nez retroussé. Son visage constellé de petites taches de rousseur

rayonnait de bonheur. Elle regardait ensuite le cavalier qui arrivait vers elle. Généralement la jeune fille gagnait, mais elle le soupçonnait de le faire exprès. Tom emmenait toujours son uillean pipes* pour en jouer sur la plage.

Ils repartaient ensuite au petit trot vers le manoir, fourbus et heureux. Tout ceci semble si lointain pour Tom.

– Tom ?

– Pardon, j'étais perdu dans mes souvenirs !

– Je vous pardonne... Je disais que le docteur Morgan ne devrait plus tarder. Le jeune Timothy est parti le chercher. Notre maîtresse a passé une très mauvaise nuit.

Lisbeth lui raconte d'une voix tremblante, l'émouvante supplique de la jeune femme. Elle essuie ses larmes, encore bouleversée par ces paroles. Tom est peiné de la voir dans cet état. Pour se donner bonne contenance, il se racle la gorge.

– Et dire que Monsieur le Comte est parti pour plusieurs mois en Europe, pour sûr qu'elle aurait bien besoin de la présence de son père !

– Oui, vous avez raison Tom !

– Je redescends prévenir les autres, s'il y a du nouveau avertissez-nous, nous sommes tous inquiets, vous comprenez !

– Ne vous en faites pas Tom, elle s'en sortira !

– Que Dieu vous entende ! murmure-t-il en repartant.

La gouvernante reprend sa place, et continue d'humecter les lèvres de la malade. Quand soudain, le médecin pénètre dans la chambre.

– Bonjour, Madame Smith ! Comment va Lady Galston ?

Sans attendre de réponse, il commence son examen.

– Continuez de la rafraîchir, et donnez-lui quelques cuillers de bouillon de légumes !

Derrière ses lunettes rondes posées sur l'arête de son nez, les plis de son front se crispent, le médecin semble réfléchir. Son regard se pose sur Lisbeth qui remarque les sourcils broussailleux se redresser. Il regarde à nouveau la jeune femme endormie et dit :

– Si elle s'agite trop, ajoutez quelques gouttes de laudanum. Nous ne pouvons rien faire d'autre. Il faut attendre et espérer... Tout dépend d'elle maintenant.

Regagnant la porte, il reprend :

– Si son état s'aggravait, n'hésitez pas à venir me chercher. Bon courage ma bonne Lisbeth !

Restée seule, la gouvernante s'approche à nouveau de la jeune femme, les draps sont trempés de sueur. Il faut les changer. Elle tire aussitôt sur la

cordelette afin de réclamer de l'aide. Ce n'est pas son rôle mais la gouvernante ne s'en offusque pas, Mairin est comme son enfant.

Virginia entre et l'aide aussitôt et en quelques instants, les deux femmes ont refait le lit. Avec des gestes pleins de délicatesse, elles changent également la chemise de nuit de Mairin qui gémit. La jeune servante tente de recoiffer la jeune femme, mais les cheveux sont trop emmêlés, elle abandonne. Elle repart aux cuisines préparer un plateau pour la gouvernante qui ne veut pas quitter sa maîtresse.

La journée est bien avancée, les volets sont entrecroisés et laissent passer un petit filet de lumière. Lisbeth aperçoit le parc complètement lessivé par les intempéries de ces derniers jours. Le printemps fait de gros efforts pour dévoiler le spectacle de la vie qui renaît, mais trop souvent la pluie vient tout gâcher. Un léger bruit se fait entendre derrière la porte. La gouvernante ouvre et surprend son ami Tom chargé de bûches.

– Je vous apporte de quoi alimenter le feu, faudrait surtout pas le laisser s'éteindre !

– Vous avez raison. Si seulement le soleil voulait bien montrer le bout de son nez, il mettrait du baume dans nos cœurs et réchaufferait nos vieux os !

– Pour sûr, je suis entièrement d'accord avec vous, Madame Smith !

Il tourne alors la tête vers le lit et demande à voix basse des nouvelles de sa jeune maîtresse. Elle lui répète alors les paroles du médecin, il faut attendre demain.

Lisbeth est persuadée qu'il est venu pour prendre de ses nouvelles. Le bois qu'il a porté n'est qu'un prétexte. Pauvre Tom !

Les heures passent lentement, tout est calme dans la maison. Conscient du drame, tout le personnel vit en accord avec la jeune malade. A travers les vitres, Elisabeth observe la brume qui se faufile à travers les arbres séculaires. Envahissant les allées abandonnées par les jardiniers, elle avance insensible aux cris inquiétants des corneilles et freux regagnant leur nid. Ce spectacle affligeant provoque un frisson déplaisant à Lisbeth. A présent, la nuit s'empare du parc et des dépendances. Soudain, elle entend une voix l'appeler. La vieille dame se retourne et aperçoit la jeune femme qui l'observe.

– Lisbeth... j'ai soif !

– Ô doux Jésus, tout de suite Milady, tout de suite ! s'exclame-t-elle.

Les larmes aux yeux, elle s'empresse de la servir, heureuse de la revoir parmi eux.

Elle boit un peu d'eau, mais épuisée repose sa tête sur les oreillers et se rendort. La gouvernante pose sa main sur son front, la fièvre a enfin baissé. Apparemment, le plus dur est passé.

Le personnel pousse un soupir de soulagement en écoutant les commentaires de Lisbeth. Enfin, la jeune femme se remet doucement. Les yeux brillants, Tom prend deux pommes et se précipite vers les écuries. Il pénètre dans une grande stalle où se trouvent les deux chevaux, Finn et Tara*. Le serviteur les regarde, toujours aussi surpris de les voir ensemble. Il caresse le chanfrein de Finn qui se laisse faire. Tara, qui attend un heureux événement, le bouscule et ne veut pas être en reste.

– Notre maîtresse est sauvée, vous verrez maintenant tout va rentrer dans l'ordre ! murmure-t-il dans le cou de l'animal.

Les larmes si longtemps retenues coulent sur ses joues parcheminées. Il se laisse submerger par ses émotions et s'en veut de devenir aussi sensible. Il sait que de toute façon plus rien ne sera comme avant.

– Par Saint Patrick ! Qu'est-ce qui me prend de pleurnicher comme une fille ! dit-il en reniflant bruyamment.

Il sort de sa poche les deux pommes, et les tend aux chevaux. En signe de remerciement, ils hennissent en chœur. Ils prennent le fruit délicatement secouant vigoureusement la tête. Tom observe attentivement Finn et lui dit :

– On se comprend tous les deux, toi aussi je t'ai vu naître alors forcément ça crée des liens !

Se rendant compte qu'il continue de pleurer, il se ressaisit.

– Mais qu'est-ce qui m'arrive maintenant, je deviens complètement gâteux !

Le cheval le bouscule des naseaux pour quémander une autre friandise, mais Tom n'en a plus. Ragaillardisé par cet aparté, le vieil homme prend la tête du cheval entre ses mains usées, et l'embrasse entre les naseaux. Il fait de même avec Tara.

– Merci de m'avoir écouté, mais que ça reste entre nous sinon, pour sûr vous n'aurez plus de gourmandise !

Il jette un dernier regard sur ce couple étonnant, et s'en va en reniflant une dernière fois.